

Pleurer dans le noir efface les odeurs.

Je regarde, dans la nuit, l'eau courir le long du caniveau, emportant les débris du jour. Dans l'avenue qui mène à mon meublé, un homme est couché sur une bouche de métro. Visage hâve, mains rougies, pieds au large dans des baskets maculées.

Une petite pièce, princesse ?

Le noir graillonnant de sa voix et son odeur, suffocante. Ce minuscule surcroît de peine.

Mes larmes, soudain. Et la miraculeuse disparition de l'odeur.

Mon frère pourrait être cet homme qui dort dans la rue.

Nous marchions tout le jour, lui et moi. La destination était sienne, la mienne de le suivre.

Dans la ville que j'ai quittée, pas d'eau courant le long
des caniveaux mais le fleuve portant péniches, charbon
et sable. Et une vague immense, à moi seule destinée.

J'aurais voulu nager avec mon frère dans le tournant
du fleuve mais la vague rugissait du fond de l'horizon.

Moi seule pour la vague seule.

Sur la rive, les baigneurs insoucians, nos amis.

Sous les fenêtres du meublé passe le métro aérien. Il est rouge et dessert la périphérie. Je l'entends de la chambre où je feuillette les livres sortis de mon sac de voyage.

Je mange sur une table qui n'est pas la mienne. Je dors dans un lit dont la courtepointe sent un peu. Je m' veille tôt. Le meublé est au treizième étage, plongé, dès l'aube, dans la lumière.

Si mon frère était ici, il se jetterait en bas.

Dans notre ville, le soleil pénétrait difficilement là où nous vivions, mon frère et moi. L'ombre noyait le lit où je réfléchissais.

Mon frère, lui, dormait. Les yeux mi-clos. Les cernes bleus. Je distinguais à peine les contours de son corps. Les épaules larges.

La hanche. La main.

J'ai, par ma faute, perdu cette main.

Pas la mémoire.

Lorsque mon frère se jeta tête en avant contre la baignoire, son sang éclaboussa l'émail étincelant.

Nul sang ici, dans l'eau projetée avec force le long du caniveau.

Sur l'avenue déserte des adolescents, rollers aux pieds, s'élancent chaque soir en spirales. Ils oscillent entre les obstacles qu'ils ont soigneusement disposés, des gobelets en plastique multicolore, comme ceux dans lesquels nous buvions, mon frère et moi.

Jus de cerise ou de pomme ? demandait-il.

Nous mangions peu. Du pain, du fromage. Assis à notre table, face au miroir qu'il avait fait de ses mains, il commençait une phrase.

Pour l'homme au masque de sang, le temps de vivre est révolu.

Je ne comprenais pas, tout en craignant de comprendre.

Il faisait calme. Notre ville était déserte à l'heure où le soir tombe.

Ici, jusqu'au cœur du noir, des gens rient et se parlent tandis qu'un jet puissant nettoie les rues. Y tournoient mes pensées, les brindilles, les mégots, les papiers.